

Mond avait pris les deux oiseaux, et les soupesait.

— Le plus étonnant, dit-il, c'est que vous les ayez retrouvées.

— Pourquoi?

— Parce que ces bêtes-là, même mortes en l'air, ça vole encore cinq ou six cents mètres.

— Le petit était sur la barre. C'est lui qui les a vus tomber.

— Bravo, Pitchounet,* me dit Mond. Un de ces jours, je te mènerai chasser avec moi.

Il énonça, comme une règle de vie:

— Quand on n'a pas de chien, il faut avoir des enfants!

Alors, mon père posa mille questions sur les bartavelles, leur origine, leurs mœurs, la difficulté de leur approche, la rapidité de leur vol.

De ces questions, et des réponses du vieux Mond, il ressortit clairement qu'un doublé de bartavelles était un exploit sinon impossible, du moins très rare, et digne d'un « grand fusil ».*

Dès que cette vérité fut établie, nous quittâmes Mond — qui commençait à nous raconter ses propres réussites, avec une vanité qui me fit penser à celle de M. Arnaud — et nous descendîmes au village.

Mon père remit « la liste » à l'épicier, dans la petite boutique où se trouvaient déjà cinq ou six clientes. Mais l'épicier, la liste en main, ne regarda que les volatiles et s'écria: « Des coqs de bruyère! »

Mon père le détrompa, et lui dit quelques mots sur l'existence et les coutumes des bartavelles. L'épicier proposa de les peser: ce que mon père accepta de bonne grâce. L'opération eut lieu sous les yeux des commères assemblées.

La plus grosse atteignit 1.530 grammes, l'autre 1.260, car l'épicier voulut de la précision. Une vieille dame proprette (c'était la bonne de M. le Curé) conseilla de les bourrer de pèbre d'ail, avant de les mettre à la broche et de ne pas les rapprocher du feu dès le début de l'opération: le tournebroche ne devait s'avancer que par étapes, trois au minimum. Pour prix* de ces précieux conseils, elle demanda la permission de prendre une plume de la queue, qui fut ainsi volée à la coiffure d'un chef pawnie, et tous les nouveaux

arrivants regardaient avec respect le chasseur capable d'un si beau meurtre.*

Nous laissâmes la liste à l'épicier, qui se chargea de tout préparer, et mon père me dit: « Il faut que j'interroge Monsieur Vincent. »

M. Vincent était archiviste à la Préfecture et c'était un ami de l'oncle Jules: il passait ses vacances au village, où il était né.

Mais dans la rue, nous rencontrâmes le facteur, qui chassait lui-même sur les terres d'Allauch.* C'est lui qui nous arrêta, et je fus tout surpris de le voir masser le cou des bartavelles, entre son pouce et son index.

— Entre nous, dit-il à mi-voix, vous les avez prises au piège?

— Jamais de la vie! dit mon père. C'est un doublé, que j'ai eu la chance de réussir au « coup du roi ».

Mais le facteur était « jaloux* de la chasse », et il tâtait toujours le cou des volatiles, dans l'espoir d'y découvrir quelque fracture. Alors mon père, soufflant à rebrousse-plumes,* lui montra les mortelles blessures qu'il examina d'un air soupçonneux. Il fallut ensuite lui dire le calibre du fusil, le numéro des plombs, la distance, l'heure et le lieu. Enfin, il triompha de sa jalousie, et consentit à homologuer l'exploit.

— Monsieur, dit-il, je vous tire mon képi. Ces bêtes-là, je les poursuis depuis deux ans: j'y ai tiré cinq fois, et je n'en ai eu que quatre plumes! Permettez-moi de vous serrer la main!

Cependant, les enfants du village s'étaient assemblés, et disaient tout haut leur admiration.

En arrivant sur la placette, nous tombâmes sur M. le Curé. Il lisait son bréviaire près de la fontaine, tout en attendant, au son de sa cruche, qu'elle débordât.

L'arrivée de notre groupe lui fit lever la tête, et comme « ces gens profitent de tout », il fit à mon père un grand beau sourire, et dit, d'une voix agréable:

— Monsieur, si ces perdrix royales ne viennent pas de quelque marchand, permettez-moi de vous faire mon compliment!

C'était la première fois que je voyais mon père en face de l'ennemi sournois. A ma grande surprise, il lui répondit fort poliment:

— Ils viennent du vallon de Lancelot, Monsieur le Curé.